

Annexe : Le Monde daté du samedi 2 décembre 2000

La loterie électorale en Amérique par Jean-Pierre Dupuy

professeur à l'École polytechnique et à l'université Stanford

Mis à jour le vendredi 1er décembre 2000

NOUS devrions remercier l'Amérique pour la leçon qu'elle nous donne. Le psychodrame électoral qu'elle se joue à elle-même a la vertu de dévoiler les racines anthropologiques de la démocratie.

De ce côté-ci de l'Atlantique, les rieurs ont rivalisé de sarcasmes : les Américains ont voté mais ils sont incapables de déterminer pour qui ils ont voté. Le citoyen américain, lui, est fier de son système. La présidentielle de l'an 2000, dit-il, fait que plus jamais on ne pourra douter que chaque voix compte et compte d'un poids égal. Or entre cette incapacité et cette fierté il y a un lien essentiel.

Un homme de science donne toujours le résultat de ses expériences avec une marge d'erreur. A ne pas le faire il faillirait à son éthique. Il n'y a d'observation du réel qu'approchée. Certes, plus on y met les moyens, plus la marge d'erreur se réduit. Elle n'atteindra cependant jamais zéro. Le dépouillement d'un scrutin n'échappe pas à la règle. Ce qui rend l'élection présente si remarquable, c'est que la marge d'erreur incompressible est restée supérieure au seuil critique qui pouvait faire basculer la victoire d'un camp dans l'autre. Tout s'est passé comme si la décision avait dépendu de cela même qui échappe à l'observable. La situation s'est révélée, à proprement parler, indécidable. Une cause si petite qu'elle est inconnaissable, déterminant un résultat aussi considérable que la sélection du souverain le plus puissant de la planète, c'est la caractérisation même du hasard. Tout s'est passé comme si l'élection américaine avait constitué un immense tirage à pile ou face, la pièce virevoltant pendant de longues semaines dans les airs avant, en s'écrasant, de décider de l'indécidable.

Le Nouveau Mexique a un moment envisagé de procéder, comme il l'a déjà fait, à un véritable tirage au sort, au moyen de mains de poker par exemple. Cet Etat prend la leçon précédente au pied de la lettre. Cela nous choque et nous fait rire. Avons-nous donc oublié que chez les Anciens la méthode démocratique (isonomie) de désignation des gouvernants est le tirage au sort ? Montesquieu et Rousseau y font encore référence de manière positive. L'élection (comme le mot même le suggère) participe par contraste de l'esprit aristocratique. « *Le suffrage par le sort est de la nature de la démocratie ; le suffrage par choix est de celle de l'aristocratie* », lit-on dans *L'Esprit des lois* (II, II).

Si recours au hasard il y a, il faut noter que le suffrage indirect par lequel les Américains élisent leur président en amplifie les effets. La coutume veut que les grands électeurs d'un Etat appartiennent tous au même camp et soient élus à la majorité. Un transfert de voix d'un camp dans l'autre au sein d'un Etat donné peut donc être insuffisant pour changer le résultat du vote populaire national mais suffisant pour faire basculer l'Etat en question d'un camp dans l'autre, ce qui à son tour peut suffire à changer le résultat au niveau national. C'est là la raison profonde de la divergence possible entre le vote populaire et le vote du collège électoral. Scandaleuse si l'on croit que la procédure devrait être rationnelle et révéler la volonté générale, cette possibilité s'éclaire d'un jour nouveau si on conçoit au contraire la procédure comme un moyen de renvoyer la décision à une instance qui échappe aux choix individuels – un substitut du destin, en quelque sorte.

Un détour par ce que les théoriciens du choix rationnel appellent le « *paradoxe du vote* » nous instruit sur l'impasse où l'on s'enfermerait à jauger une procédure électorale à l'aune de la rationalité. Soit une élection d'un type semblable au second tour de l'élection présidentielle française, ou à un référendum dans lequel le citoyen doit répondre par oui ou par non à une certaine question. Sauf dans le cas extrêmement improbable (peut-être une chance sur un

milliard) où les suffrages se répartiraient également entre les deux options, il est inévitable de conclure que le bulletin déposé dans l'urne par chaque électeur aura eu un effet strictement nul.

A la question : « *Le résultat final eût-il été changé si j'avais voté autrement que je l'ai fait (ou bien si je n'avais pas voté) ?* », chacun doit répondre : non ! Ce mode de raisonnement est dur à accepter, même s'il paraît évident que l'électeur californien qui, compte tenu du décalage horaire, sait que les jeux sont déjà faits au moment où il vote, et connaît le résultat, a un effet nul sur celui-ci. Or cette conclusion consternante reste valide même si les autres n'ont pas encore voté au moment où il vote, ou bien s'ils ont voté mais qu'il ne connaît pas le résultat. S'il a un effet nul, le vote de chacun a néanmoins un coût (en temps de transport, en effort consenti), faible sans doute mais néanmoins positif. L'électeur rationnel ne devrait donc pas voter.

Les psychologues américains de type rationaliste se sont donc demandé pourquoi certains de leurs compatriotes (relativement peu nombreux il est vrai !) se déplaçaient pour exprimer leur suffrage. Ils ont cru déceler des modes de raisonnement « magiques ». Le citoyen moyen se dirait : « *Si je me décide à voter, il est probable que ceux qui, s'ils votent, votent comme moi se décideront également à voter. En mettant mon bulletin dans l'urne ou en poinçonnant ma carte, ce sont donc des milliers de concitoyens que j'influence.* » L'électeur du matin s'attribuerait même une influence plus forte que l'électeur du soir, ce qui, au sein du sophisme, possède après tout une certaine logique.

Lorsqu'ils prennent connaissance de tels travaux, les commentateurs politiques français s'amuse de ce qu'ils tiennent pour des fariboles. Il n'est pas certain qu'eux-mêmes échappent toujours à de semblables sophismes. On a pu lire ici ou là que l'élection du président américain allait dépendre – scandale, dérision – du choix d'une poignée de Noirs illettrés ou de juifs new-yorkais jouissant d'une retraite dorée sur les rivages de la Floride.

S'il est un raisonnement magique, c'est bien celui-là, qui consiste à croire que la découverte d'un fait a le même effet causal que le fait lui-même. Ce n'est pas parce que les voix de Floride ont été comptées en dernier que leur influence aura été plus grande ou décisive. On voit les mêmes politologues ne pas hésiter à interpréter le résultat de tels votes, en général serré, comme la manifestation du choix soigneusement délibéré d'un sujet collectif : le peuple, l'électorat, etc.

La consultation concernant le traité de Maastricht a donné en France l'avantage au oui, mais d'extrême justesse. On a dit : « *Dans sa grande sagesse, le peuple français a répondu oui à l'Europe, mais il a aussi voulu donner un avertissement à tous ceux qui voulaient précipiter les événements, etc.* » Bien sûr, aucun sujet n'a voulu, pensé ni réalisé cela. Le sujet collectif qu'on appelle en renfort est une pure fiction. Pour le théoricien rationaliste invoqué ci-dessus, on baigne en pleine irrationalité.

Benjamin Constant a percé le malaise politique des Modernes comme nul autre : « *Perdu dans la multitude, écrit-il, l'individu n'aperçoit presque jamais l'influence qu'il exerce. Jamais sa volonté ne s'empreint sur l'ensemble ; rien ne constate à ses propres yeux sa coopération.* » L'élection américaine présente aura cependant réussi l'exploit infiniment peu probable de s'approcher du point où chacun, au contraire, a le sentiment très vif que sa voix a compté, réalisant la promesse démocratique. Mais ce point est aussi, par nécessité, celui où la procédure électorale paraît, à l'observateur, la plus arbitraire puisqu'un transfert de voix ridiculement faible aurait un impact majeur et que les erreurs irréductibles, les « bruits » dans le système, ont l'air de faire la décision. La leçon qui peut être tirée de l'élection américaine est donc la suivante : la démocratie moderne ne ressemble jamais autant à ce qu'elle ambitionne d'être que lorsqu'elle devient indiscernable d'une gigantesque loterie.

Il est possible, il est nécessaire de sortir de ce paradoxe, mais il faut pour cela renoncer à traiter l'élection comme une procédure rationnelle de choix des gouvernants et remonter aux origines rituelles de la démocratie. Plus que toute autre élection présidentielle dans le monde, l'élection américaine comporte normalement deux phases extrêmement contrastées. C'est, dans un premier temps, tout au long d'une année, la mise en scène d'un duel d'autant plus intense que le regard extérieur ne distingue rien qui vraiment sépare les rivaux. Plus ils se ressemblent, plus ils s'échinent à signifier des différences illusoire.

Ce premier temps ne semble être là que pour préparer le second, beaucoup plus bref, qui rassemble en un mouvement cathartique la nation tout entière autour du vainqueur. Il y a un instant où elle était encore coupée en deux mais le « presque-rien » ou le « je-ne-sais-

quoi » qui décident de l'élu suffisent soudainement à faire de lui l'intégrateur de la totalité. Les rituels qui accompagnent la signature d'un traité de paix ou une alliance mettent traditionnellement en scène la guerre ou le conflit pour mieux en signifier la négation. Le rituel dit : « *guerre* » puis « *non-guerre* », et ce second moment s'accompagne régulièrement d'un sacrifice. Celui que la glorieuse incertitude d'un jeu de paume désigne comme vainqueur aura l'honneur d'être immolé sur l'autel. Souverain ou martyr, la différence est en principe considérable, mais nous trouble la similitude formelle des procédures entre le choix du prince et celui de la victime.

Si, dans le cas présent, il y a eu crise, c'est que la violence qu'il s'agit de nier a occupé pendant trop longtemps toute la scène, en l'absence d'une résolution cathartique n'en finissant pas de se faire attendre. A écouter les commentateurs les plus avisés du monde politique américain, on était frappé du recours constant au langage religieux. C'est une foi qu'il s'agissait de réaffirmer, la foi dans le pouvoir nourricier de la Constitution, dans le règne de la loi et la grandeur d'un système qui place la loi au-dessus des hommes. Apparaissait en filigrane la peur que la fragilité de ces idéaux ne résiste pas à un combat prolongé et que le système perde sa légitimité. Le rite électoral joue avec le feu en représentant l'affrontement pour mieux le dépasser. Le risque est que la fête tourne mal et que l'incendie embrase tout pour de vrai. Des voix se sont donc fait entendre conseillant aux candidats rivaux de se sacrifier pour sauver l'idéal. La victime consentante serait le vainqueur dans l'ordre symbolique et, peut-être à l'avenir, dans l'ordre réel.

La leçon que nous donne l'élection américaine, c'est que la démocratie est essentiellement un rituel dont l'efficacité dépend avant tout de la participation unanime et du respect scrupuleux des formes. Les politologues et hommes politiques de notre pays qui se gaussent de l'absence de contenus et de la nullité de l'enjeu politique feraient bien de méditer la leçon.